

LC. #01 ARTICLE INVITE



Le Corbusier et ses
collaborateurs à l'Atelier 35,
rue de Sèvres, Paris. FLC
L4(13)41.

La correspondance familiale de Le Corbusier
A. Dercelles, R. Baudouï

LA CORRESPONDANCE FAMILIALE DE LE CORBUSIER

Arnaud Dercelles et Rémi Baudouï

doi : 10.4995/lc.2020.13370

Résumé : Accumulée durant près de soixante ans, la correspondance familiale de Le Corbusier demeure une source documentaire précieuse. Récit de vie, récit historique, récit de la création, elle affiche aujourd'hui encore une richesse incroyable que les auteurs essaient d'éclairer pour en comprendre l'économie domestique, l'efficacité sociale mais aussi la fonction propédeutique.

Mots-clé : Escriture; Correspondance; Le Corbusier; Pierre Jeanneret; Auto-narration; Biographie.

Resumen: Acumulada durante cerca de sesenta años, la correspondencia familiar de Le Corbusier permanece como una fuente documental preciosa. Relato de vida, relato histórico, relato de la creación, hoy en día todavía muestra una riqueza increíble sobre la que los autores intentan arrojar luz para comprender su economía doméstica, la eficiencia social pero también la función propédeutica.

Palabras clave: Escritura; Correspondencia; Le Corbusier; Pierre Jeanneret; Auto-narración; Biografía.

Abstract: Le Corbusier's family correspondence, accumulated over nearly sixty years, remains a valuable documentary source. A life story, a historical narrative, a tale of creation, it still displays today an incredible richness that the authors try to enlighten to understand its domestic economy, its social efficiency but also its propaedeutic function.

Keywords: Writing; Correspondence; Le Corbusier; Pierre Jeanneret; Self-narration; Biography.

Introduction

Bien que le XXème ait généralisé les modalités de la communication moderne, – dont le pneumatique et le téléphone – sa première moitié ne s'est pas immédiatement affranchie du mode traditionnel de l'écriture manuscrite, de la carte postale et de la lettre, acheminées le plus souvent au rythme d'une temporalité donnée. L'usage même de la lettre, qui requiert à la fois une distance spatiale (du point de départ de celui qui écrit au point d'arrivée où se trouve le récepteur) et une temporelle (le temps de l'acheminement qui fait que l'action décrite peut être révolue au moment de sa réception), est pour Le Corbusier un outil particulièrement légitime dans la mise en ordre de ses réflexions et de mise en débat de ses idées dans un échange interpersonnel.

Dans la tradition des échanges épistolaires du XIXème siècle, la correspondance demeure encore dans le premier XXème siècle, un outil de socialisation de celui qui s'y adonne soit au sein du cercle familial ou d'un cercle amical. A ce titre, la lettre comme les lettres qui s'insèrent dans une correspondance entre deux personnes fonctionnent aussi comme un outil de réflexivité. Chaque correspondant peut à partir de ses lettres et les réponses apportées par son interlocuteur chercher à restituer son parcours, ses intentions et ses projets et en soupeser et valider leur efficacité et leur échec. S'épancher par la correspondance – comme il en fut également du journal intime – sous la Révolution industrielle, a offert à chacun les conditions d'interroger ses activités dans un monde en pleines mutations. Déployée chez les écrivains et les artistes, elle prit également place chez les entrepreneurs, les politiques et les industriels.

De fait, la correspondance se révèle soumise à une porosité entre la sphère privée et la *res publica*. Même s'il ne s'agit que de parler de la vie privée, les événements de l'existence qui s'agitent en toile de fond, interagissent sur les analyses offertes par les auteurs. Par essence personnelle, la correspondance familiale estompe les limites entre le domaine privé et le domaine public, en abordant des sujets d'ordre sociétal, intellectuel et

moral. Son efficacité sociale attestée relève de sa fonction propédeutique des perspectives qu'elle offre dans son auto-construction individuelle. Au-delà de l'écriture de l'instant, elle déploie pour le futur des potentialités de souvenirs et de récits qui participent de la construction mémorielle de sa propre histoire. Il est donc logique de comprendre en quoi les grands hommes se sont souvent retrouvés dans la nécessité de construire à partir de la conservation de leurs correspondances, la mémoire active de leur destin passé et à venir.

Sans correspondance, le grand homme n'existerait sans doute pas dans sa complexité. Il faut ici convoquer nombre de personnalités qui ont cultivé le sens de leur existence en édifiant leur biographie par l'emploi et l'exploitation d'une ou plusieurs correspondances conservées précieusement. Ces correspondances font aujourd'hui le bonheur des historiens. Que pourraient être sans leur correspondances, Lyautey, De Gaulle ou encore Camus, Gide et Mauriac.

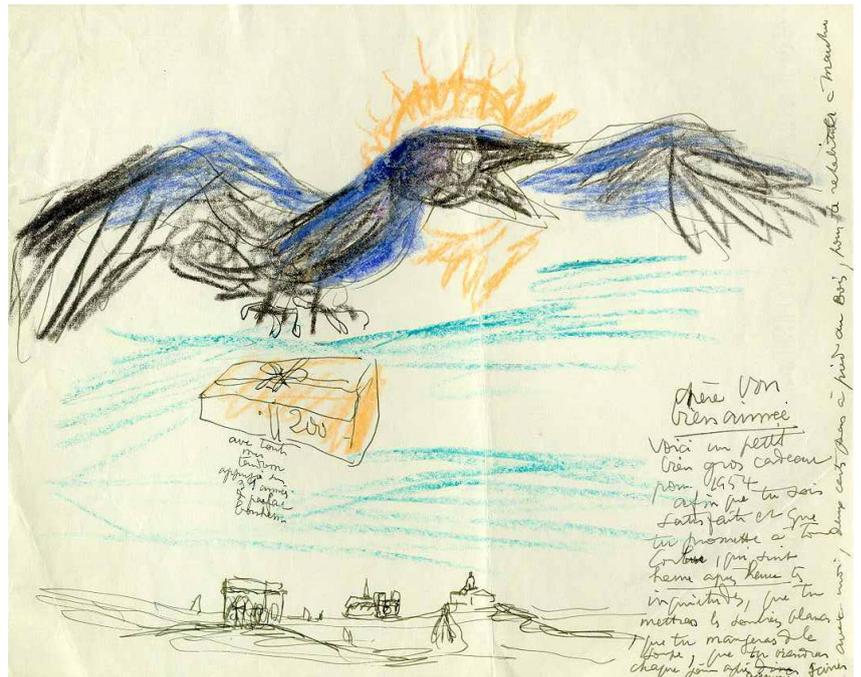
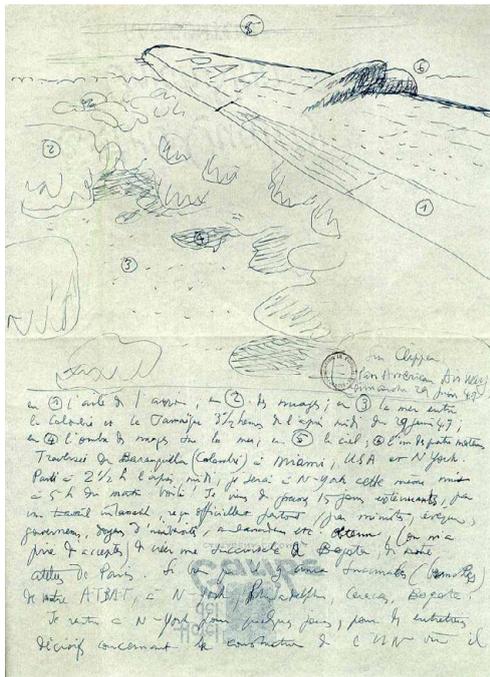
L'immensité des correspondances de Le Corbusier, et notamment sa correspondance familiale, prend sens dans cette analyse fonctionnelle de ce mode d'échange. Elle est un objet de l'immédiateté mais aussi de la prise de possession du futur dans la narration du présent. Déjà, le 9 janvier 1919, Le Corbusier écrit « *Voici tout d'un trait de plume beaucoup d'histoire sur moi* ». Derrière cette formule se dresse le dessein réel de partager avec ses parents des pans entiers de son existence. En tant que récit initial de l'absence, la correspondance familiale connaît des évolutions successives. Elle se transforme rapidement en récit d'une vie entièrement vouée à l'architecture et à la création. A travers l'évocation de cette correspondance dont nous tenterons de délimiter en premier les contours de ce qu'elle est, dans un deuxième temps de ce qu'elle dit. Enfin nous interrogerons sur la rupture conceptuelle qu'offre la correspondance au milieu des années 1950.

Les contours de la correspondance familiale de Le Corbusier

Ce n'est que dans l'éloignement de La Chaux-de-Fonds que la correspondance s'intensifie, durant les voyages d'études et de formation mais aussi lors de son installation définitive à Paris. Deux temps forts sont perceptibles. Le premier, qui recouvre la période de 1907 à 1911 et comprend les itinéraires italiens, allemands et le voyage d'Orient, déploie 131 lettres. Le second, qui recouvre la période parisienne de 1918 à 1925, comprend 197 lettres. Dans les deux cas, la structure de la lettre demeure identique. Celui qui est encore Charles-Édouard Jeanneret décrit avec minutie sa vie quotidienne, ses découvertes, les œuvres visitées et les leçons qu'il en tire. Au-delà de ces véritables journaux intimes, il s'attarde dans quelques passages plus personnels sur sa relation affective avec ses parents et les autres membres de sa famille.

Cette première correspondance révèle des attentes ambivalentes. Principal acteur de ces échanges, notre architecte exige rapidement de ses parents une attention et des réponses rapides, dans des contraintes et délais qu'il fixe d'autorité. Cette demande répond à un besoin de construire une relation durable qui lui offre l'opportunité de soumettre aux siens ses goûts et ses expertises d'architecte, comme s'il s'attendait in fine à une approbation parentale. Il se fixe une discipline drastique estimant que la correspondance doit être produite régulièrement, selon une périodicité acceptée par tous. Il impose un cadre de normes et de contraintes qu'il qualifie de « *discipline facile et indispensable* » : « *Le principe que je voudrais voir adopter une fois pour toutes : Par la longueur des courriers, il est difficile de répondre complètement à une lettre si l'on n'a pas copié la sienne : Donc prière de copier vos lettres pour que vous sachiez à quoi je réponds. Ensuite prière de dater vos lettres ; Enfin prière quand vous répondrez aux miennes d'indiquer la date des dites. Ainsi papa, maman et Albert emploient tous cette formule : ' Nous avons reçu ta lettre ' : Or il y en a eu trois!!* ». Il s'astreint à respecter scrupuleusement ses propres consignes : « *Afin de ne rien embrouiller, je vais reprendre vos dernières missives, passer aux faits divers ensuite* ».

Une écriture aussi organisée et planifiée bénéficie d'un espace-temps particulier. Il y consacre ses nuits. Ce système rigide souffre quelques exceptions lorsqu'après avoir relu un courrier déjà transmis, il en rédige immédiatement un autre pour nuancer son propos ou amender un verdict. Il se rétracte considérant être allé trop loin dans ses récriminations ou ses critiques qu'il juge après coup infantiles. Cette attitude souligne a contrario la différence de statut entre les lettres adressées aux proches et celles qu'il destine à des personnalités publiques, dans lesquelles il cherche à contenir ses émotions.



La correspondance familiale ne se limite pas à ses seuls père et mère. La tante Pauline participe activement à ces échanges croisés. Elle est en effet aussi destinataire des lettres adressées à Georges et Marie-Charlotte Amélie. Lorsqu'elle n'est pas nommément désignée comme telle, elle est habilitée à prendre connaissance des lettres adressées aux parents : « Si je n'écris pas à tante Pauline, c'est que je sais que mes épîtres lui sont remises et qu'elle doit les considérer comme écrites pour elle aussi ». Elle peut même répondre à une lettre qui ne lui est pas personnellement adressée. Elle joue un rôle particulier dans la correspondance avec les deux frères. Adorée par ses neveux - pour sa gentillesse, son écoute et sa disponibilité - elle autorise un dialogue moins conventionnel qu'avec les parents. Cette tante bienveillante construit avec Charles-Édouard une relation faite d'attention et d'affection. Tante Pauline joue un rôle de médiateur : d'un côté, elle intercède auprès de sa belle-sœur et de son frère pour défendre les choix pris par leurs enfants, de l'autre, elle donne des nouvelles des parents à Charles-Édouard. Elle est la première à reconnaître les sacrifices consentis par son neveu pour assumer ses choix professionnels. Elle s'évertue à maintenir contre vents et marées les liens entre Charles-Édouard et ses parents en période de crises, jugeant que par-dessus tout la cellule familiale doit rester soudée.

Le second pivot familial est incarné par Albert, l'« unique affection profonde » dont Charles-Édouard connaît l'infailibilité. La correspondance entre les frères est naturellement plus spontanée. Les échanges avec Albert révèlent aussi, de manière plus prégnante, l'intimité corbuséenne et ses conflits intérieurs. C'est à son frère qu'il confie que son maître, Charles L'Éplattenier « est un second père » qui le « traite en véritable fils ». La correspondance entre Charles-Édouard et Albert est notamment celle d'un dialogue entre deux artistes, qui tout en s'engageant dans des voies différentes se reconnaissent un destin commun. Entre la musique, le théâtre et la littérature les sujets de discussions ne manquent pas. Charles-Édouard se révèle être un mélomane averti, admirateur de la musique classique européenne du XVIIIe au XXe siècle.

Pierre Jeanneret vient aussi s'inscrire dans le cercle familial élargi. Le statut des lettres échangées est bien différent de celui qui concerne le reste de la famille. Elles reflètent les enjeux d'un échange moins centré sur l'affectif que sur des problèmes professionnels qui touchent aussi bien la gestion de leurs affaires que des préoccupations d'ordre éthique. Car entre Pierre et Charles-Édouard, la communauté de destin professionnel

FIG. 2
Lettre à sa mère, 29 juin 1947.

FIG. 3
Lettre à Yvonne, décembre 1953.

31 août 55

Bonjour

mercredi matin 9 heures.

Bonjour ! Maman et dame !

Une nouvelle journée devant soi.

Je pense au vs Vigneray Festival des débats.

Vous avez eu en grande une purge !

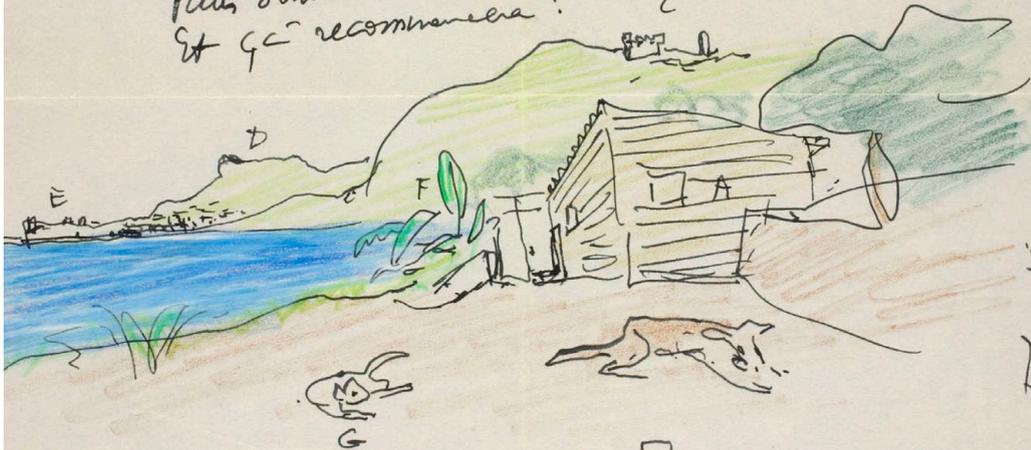
Le dimanche en sera beaucoup parlé, au lieu.

Demain Jeudi puis

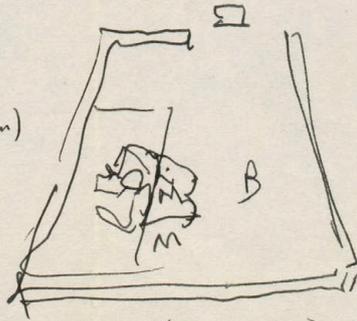
après-demain vendredi "Train Bleu" à 15 h Mont-Carlo

Puis samedi matin 9 h 55.

Et ça recommencera !



- A: le cabanon 3m66 x 3.66
- B: mon bureau 180 x 380 (sur plan)
- C: Chateau de "Réguliers village"
- D: la tête du Chateau
- E: Monaco
- F: le Garage
- G: domino le chat
- H: Vukki le chien.
- M: C'est à l'endroit où vous êtes assis



un embarras très affectueux

le Chateau et le Chateau de l'ancien temps
à la fin de l'histoire !

FIG. 4
Lettre à sa mère,
31 août 1955.

a scellé la communauté de destin affectif. Pierre Jeanneret quitte la Suisse en 1918 sur un même geste de rejet de la bourgeoisie suisse « *cette nation de vachers et banquiers* » et se rend chez les frères Perret sur recommandation de son cousin. La première lettre connue date du 12 décembre 1923 et a été écrite dans le cadre des activités professionnelles qu'ils mènent en commun depuis 1920. Dès cette époque Pierre Jeanneret reproche à son cousin de vouloir s'approprier la paternité de leurs recherches communes. Le ton est circonstancié, c'est celui de la relation professionnelle distanciée par laquelle Pierre tente de construire et de justifier son rapport d'égalité avec son associé. Au-delà des fréquentes tensions qui connaîtront même plus tard une longue période de mise à distance, c'est finalement la solidité de leur relation à long terme qui frappe le lecteur.

Au cœur des conflits et des désillusions, Pierre incarne l'abnégation. Il se méfie du « *trop écrire* » préférant sans doute les discussions franches et directes avec Charles-Edouard qui permettent de régler dans l'instant leurs désaccords mais aussi de les dépasser dans le travail de création collective. Le Corbusier lui-même semble avoir rapidement intégré la manière d'échanger avec Pierre. Il se fait fort de rappeler à son cousin : « *Si on déclenche l'orage, il faut attendre que ça passe. Ça met du temps. Evite de le déclencher trop souvent* ». Mais Pierre Jeanneret est lui aussi un confident à part entière et occupe une position proche de celle d'Albert.

À ces liens du sang et de l'hérédité, s'ajoutent les liens du cœur qui feront d'Yvonne un membre à part entière de la correspondance familiale. Les échanges épistolaires avec Le Corbusier débutent dès le 23 août 1922 et s'étendent jusqu'au décès d'Yvonne le 5 octobre 1957. Dans ses lettres à Yvonne il fait preuve d'une totale liberté. Il y parle en toute confiance. Il raconte ses activités ou évoque ses relations avec ses parents, sans hésitations ni faux-semblants. Il évoque ainsi aisément les distances qui l'éloignent de l'univers parental. Au-delà d'un style relâché, et finalement assez inhabituel, par lequel Charles-Édouard dévoile ses sentiments, Yvonne est surtout perçue comme la future gardienne du foyer qui assurera au ménage la tranquillité nécessaire au déploiement de son activité créatrice. Yvonne se retrouve resituée dans une « *économie domestique* » qui lui assigne sa place et définit ses missions pour la durée de l'existence.

La multiplicité des destinataires auxquels il s'adresse dans une même période, permet d'apprécier la continuité et la constance de son auteur et de ses actions. Procéder à une lecture croisée à l'aide des réponses des destinataires facilite la perception, aide à comprendre les échanges dans leur construction et dans leurs positionnements. L'échange épistolaire est une pratique essentielle chez Le Corbusier. Il le considère et l'intègre comme un processus de création à part entière où la discipline s'impose : il demande par exemple à ses parents de mettre en référence la lettre à laquelle ils répondent et s'agace de constater que ses questions restent sans réponse dans une correspondance qui se révèle plus parallèle que croisée.

Les dires et faits de la correspondance familiale de l'architecte international

L'émotion, la sensibilité et la spontanéité sont omniprésentes. Avec les siens, Charles-Édouard exprime ce qu'il ressent au gré de ses découvertes : « *j'ai vu et souvent palpé les plus belles choses que l'esprit humain ait produites...toutes ces choses-là m'emballent [...]. C'est une jouissance des doigts* ». Ressentir, être surpris, jouir d'un paysage, contempler le spectacle de la nature mais aussi des architectures, des rues, des quartiers et des monuments, toutes ces émotions façonnent sa sensibilité et contribuent à la construction d'hypothèses et de modèles théoriques, à l'exemple de la découverte de la Chartreuse d'Ema, inspiratrice fameuse de la cellule corbuséenne.

Chez lui, la sensation précède toujours la conceptualisation. Elle est partie intégrante de ce processus que transcrit une écriture alerte, immédiate, rarement corrigée ou amendée a posteriori. Cette langue, ciselée par la recherche du mot juste, se révèle pour ses parents à la fois rassurante mais aussi déroutante, parfois dérangeante voire agressive et sans tendresse. Car chez Jeanneret, il n'existe pas de distance réelle entre le récit de ses réflexions d'ordre professionnel et son ressenti familial. Les deux s'entremêlent dans la pratique de l'écriture: « *On devrait chaque jour écrire ce qu'on a pensé afin de faire d'une impression ressentie soit à*

l'état d'insinuante musique, ou de choc brutal, un nouveau fruit à suspendre à l'arbre de notre esprit, une goutte de rosée matinale au cœur de la rose de notre âme ». Ecrire c'est donc « *philosopher, réfléchir et coordonner ses pensées* ». L'écriture répond à un véritable besoin chez Jeanneret comme chez Le Corbusier. Elle lui procure le plaisir de communiquer avec les siens, de mettre de l'ordre dans ses idées et de codifier son art. Les codes épistolaires se confondent parfois avec ceux du journal intime, exercice auquel se livrait son père Georges-Édouard, et qu'il pratiquera lui-même¹.

Plus que son courrier professionnel, la correspondance familiale de Le Corbusier, permet de plonger au cœur même du processus créatif de l'architecte et de mieux comprendre le travail d'une pensée en perpétuel mouvement. Ces lettres plus empreintes de véacité que tout autre récit, constituent un matériau indispensable à la compréhension de l'homme et à l'interprétation de son œuvre architecturale et plastique. En 1926, lors du décès de son père, Le Corbusier a 39 ans. Il a déjà franchi les épreuves qui font de lui un homme et un créateur accompli. L'âge mur de sa vocation d'architecte renvoie à une double capacité : la première réside dans sa faculté à conceptualiser sa production et à la situer dans un cadre théorique évolutif ; la seconde témoigne de son désir de dialogue et d'échanges qui le conduit à maîtriser le projet architectural de sa conception jusqu'à la réalisation puis à la livraison à son commanditaire. C'est durant ce nouveau quart de siècle que Le Corbusier formalise les principes des Cinq points d'une architecture nouvelle, le Gratte-ciel cartésien, la Ville radieuse, les Unités d'habitation grandeur conforme, la rue intérieure mais aussi le Modulor en tant que norme universelle de construction, le pan de verre, la ville verte, la polychromie architecturale, les grilles climatiques, les voutes de briques, les claustres, le musée à croissance illimitée, les murs à respiration exacte, ou encore la Charte d'Athènes... Après la production d'écrits théoriques à l'instar de ceux qui alimentèrent la rédaction de Vers une architecture, Le Corbusier étoffe son répertoire et démontre ses compétences et ses qualités en matérialisant ses créations. Les projets manifestes s'enchaînent alors : la cité-jardin de Pessac - Quartiers modernes Frugès -, les pavillons de la cité du Weissenhof de Stuttgart, la villa Savoye, l'immeuble Molitor de la rue Nungesser et Coli, le Centrosoyuz à Moscou, la Cité de Refuge à Paris, le Pavillon suisse à la Cité universitaire internationale de Paris, l'Unité d'habitation de Marseille...

1. L'hypothèse de journaux intimes est attestée par certains auteurs jusqu'à 1913. Les agendas et carnets, publiés ou connus de Le Corbusier poursuivent cette tradition du journal.

2. Rodolphe Töpffer, *Premiers Voyages en Zigzag. Ou excursions d'un Pensionnat en Vacances en Suisse et sur le Revers méridional des Alpes*, Paris, Garnier Frères, Libraires Éditeurs, 1874.

3. Voir à ce sujet : Stanislaus von Moos, « Voyages en Zigzag », in Stanislaus von Moos et Arthur Rüegg, *Le Corbusier before Le Corbusier; Applied Arts, Architecture, Painting and Photography, 1907-1922*, New York, Bard Graduate Center for Studies in the Decorative Arts, Yale University Press, 2002.

4. Lettre du 6 mai 1947, CÉJ à sa mère.

5. Le Corbusier, « Retours. Ou l'enseignement du voyage. Coupe en travers. Espagne. Maroc. Algérie. Territoires du Sud », in *Plans*, octobre 1931, p. 93.

Les noms des lieux cités en en-tête de ses lettres témoignent, dans une topographie vertigineuse, de son extrême célérité à se déplacer de l'Europe du Nord aux rivages d'Alger, des berges de la Volga aux villes verticales des États-Unis. L'inventaire exhaustif des recherches et des réalisations conduites par Le Corbusier entre 1926 et 1946 atteste de la dimension internationale de l'architecte. Si l'on s'interroge sur le rôle et la fonction du voyage dans cette période de maturité, on constate que cette mobilité ne répond plus à un besoin ou un désir de la formation à l'image du « *Grand Tour* » de 1911 immortalisé par le Voyage d'Orient. Voyager relève désormais de la promotion de son architecture et de l'engagement dans de nouveaux combats en faveur de l'architecture moderne, notamment au sein des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM). Si l'on peut décrire le « *Grand Tour* » comme une flânerie qui épouse maintes considérations sociales et culturelles - à l'image du célèbre ouvrage de Rodolphe Töpffer, *Premiers Voyages en Zigzag*² dont Charles-Édouard Jeanneret fut un lecteur assidu³ -, les voyages de Le Corbusier en diffèrent profondément. L'enjeu n'est plus la découverte de l'autre dans son altérité culturelle. Les intentions sont pragmatiques. Il doit être présent là où les projets et les hommes l'attendent et sur les lieux qui justifient son combat : villes, municipalités, institutions diverses qui l'accueillent et le courtisent à l'occasion d'une conférence ou d'une consultation ; séjours de quelques heures voire de plusieurs semaines pour surveiller la progression d'une construction ou coordonner un chantier de la première pierre jusqu'au second œuvre et qui alternent dans un tourbillon incessant. Les déplacements programmés se conjuguent aux allers-retours improvisés, pour répondre aux suppliques d'un maître d'ouvrage ferrailleur contre des autorités récalcitrantes. Au cœur de cette effervescence permanente, Le Corbusier s'ingénie à bâtir tant bien que mal un emploi du temps qui lui permette de concilier des responsabilités dissemblables : alimenter la création architecturale et plastique, maintenir son autorité à l'atelier de la rue de Sèvres, préserver son foyer. Cette vie d'itinérance assumée confine parfois à l'écœurement : « *Ma vie aura été de chien, mais pleinement vécue : à la limite de la crevasse mais vainqueur tout de même* »⁴.

Pour parcourir le monde, il utilise tous les moyens de transport à sa disposition et souvent les plus nouveaux : voiture, train, bateau, avion et même le dirigeable pour se rendre au Brésil... Les lettres témoignent de sa capacité à expérimenter et à s'adapter à l'offre en fonction des contraintes de ses itinéraires et des difficultés d'accès. Les deux premiers voyages en Espagne sont effectués en voiture, la route étant alors « *le vrai, le juste, l'économe, le ponctuel, l'ingénieur. La route est une vérité* »⁵. Il choisit le bateau pour l'Amérique du Sud

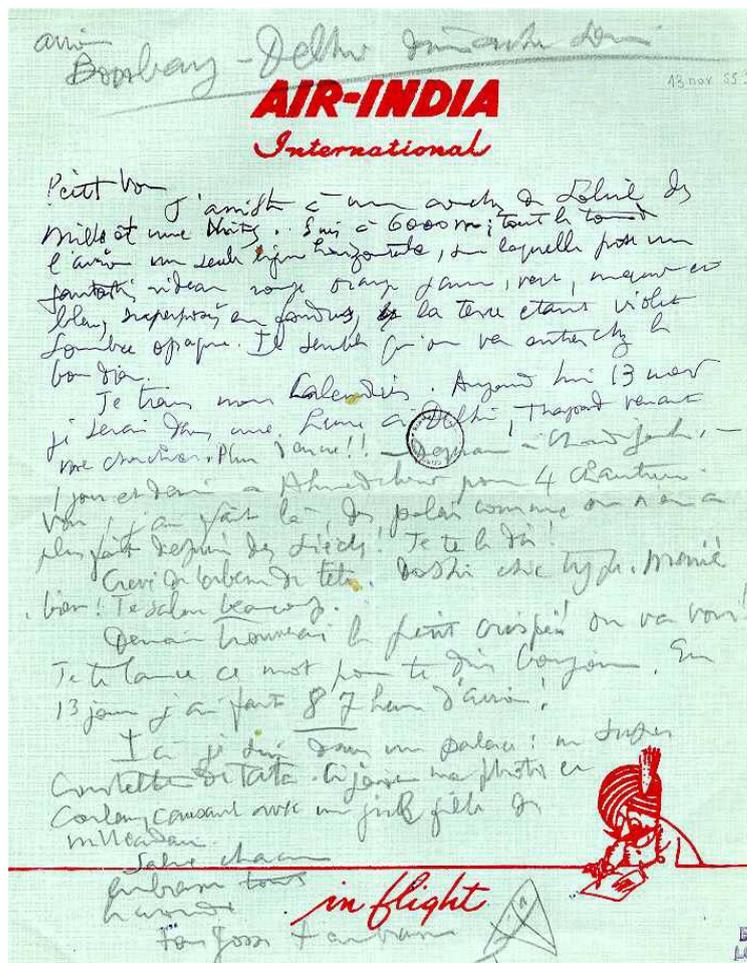


FIG. 5
Lettre à Yvonne,
13 novembre 1953.

et les États-Unis. En 1929, le premier voyage outre-Atlantique, à destination du Brésil, représente 14 jours de traversée à bord du paquebot *Massilia*. Ce temps suspendu de la croisière invite à la nonchalance et à la rêverie. Il permet de décrire longuement et minutieusement la croisière. Pour se déplacer rapidement dans un pays aussi vaste qu'un continent, il choisit l'avion. Il l'expérimentera aussi en survolant le M'Zab, en mars 1933, à bord d'un biplace que pilote Durafour, confirmant que l'avion est le mode de transport qui permet au regard d'associer urbanisation et topographie et de concevoir le plan territorial pour construire les établissements humains. La publication en 1935 de son ouvrage *Aircraft* doit se lire comme un hymne à la gloire de l'aviation qui offre le moyen d'élargir le regard, de circonscrire l'espace, et de mieux comprendre la ville et le territoire : « *the Airplane indicts the city. The city is ruthless to man. Cities are old, decayed, frightening, diseased. They are finished. Pre-machine civilization is finished* »⁶.

Devenu globe-trotter international, l'architecte s'est transformé en «*homme pressé*» semblable au plus célèbre d'entre eux, Pierre, le héros du roman éponyme de Paul Morand⁷. Toutefois, à la différence de ce dernier, Le Corbusier voit encore dans son foyer avec Yvonne, le lieu central de son ressourcement et de son équilibre. Il pourrait être tentant d'opposer les voyages du temps de l'apprentissage et de la découverte aux voyages d'affaires et de considérer que si les premiers avaient effectivement joué leur rôle initiatique, les seconds n'auraient pas réellement contribué au développement de l'artiste. La lecture de la correspondance familiale étayée par celle des sketchbooks vient démentir cette hypothèse. Quand bien même il lui arrive d'être malmené par

6. Le Corbusier, *Aircraft*, London, Trefoil publications, Ltd, 1935, p. 100.

7. Paul Morand, *L'homme pressé*, Gallimard, 1941.

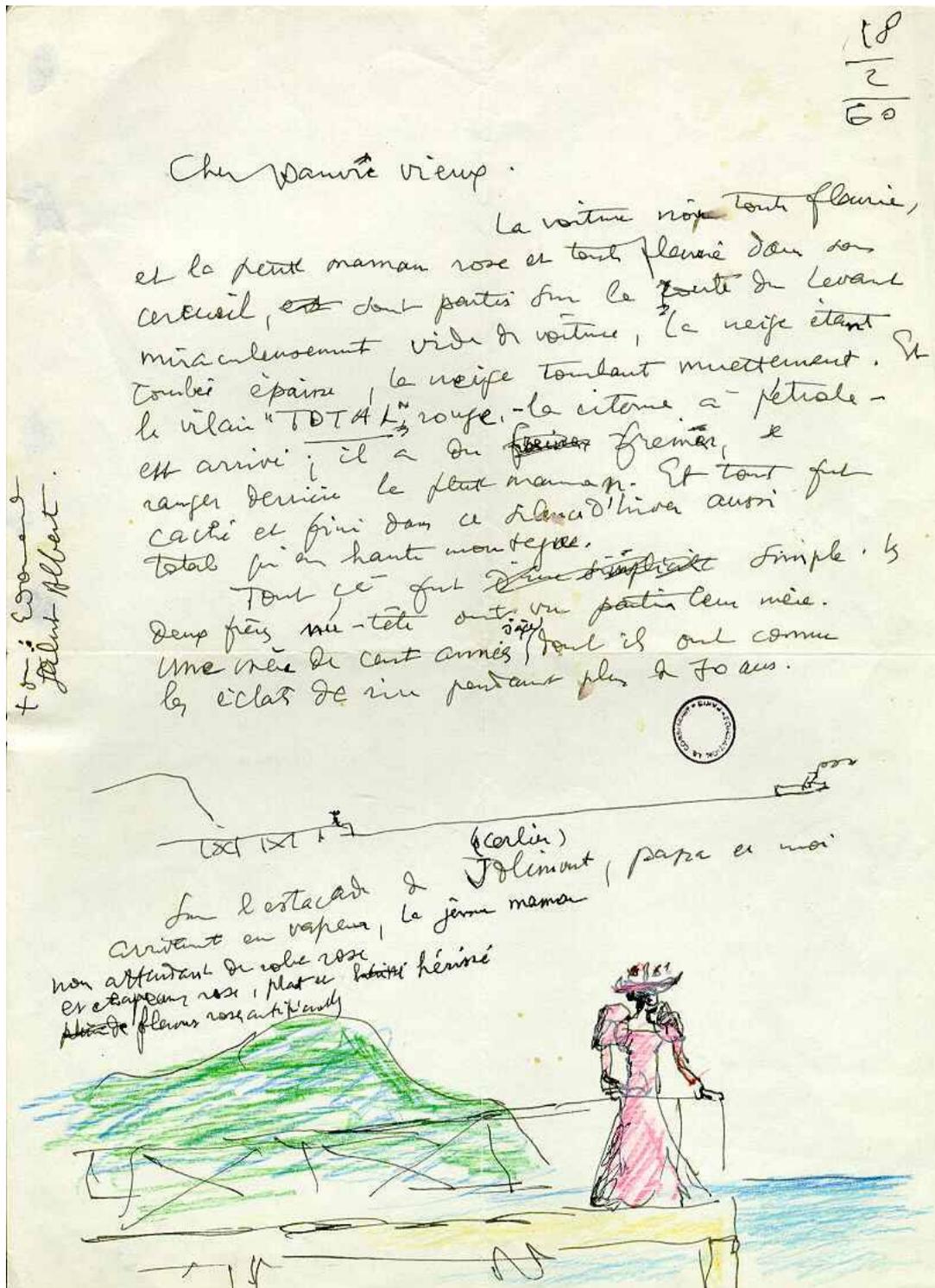


FIG. 7
 Lettre à Albert,
 18 février 1960.

rassurer, pour se rassurer, mais aussi pour maintenir, de façon artificielle, une normalité et un quotidien en ces temps incertains. L'atelier de la rue de Sèvres est fermé, les projets s'arrêtent. Exilé hors de Paris, il ne dispose même plus d'outils et de matériaux pour peindre.

Le temps long de la correspondance familiale des années 1930 aux années 1950 recouvre une temporalité particulièrement féconde sur le plan de l'histoire du XXe siècle : le retour à l'ordre européen avec l'arrivée au pouvoir de Mussolini, d'Hitler et de Franco, l'échec des accords de Munich, la drôle de guerre, l'armistice et le régime de Vichy, la Résistance, la Libération de la France, la bombe atomique, la Shoah, la naissance de la IVe République et les premiers conflits de la décolonisation... Rien d'étonnant de voir par conséquent, en fond d'écran, l'Histoire ponctuer la vie personnelle et professionnelle de Le Corbusier. Personnalité publique de stature internationale, Le Corbusier apparaîtra alors à la fois comme courtisé et comme courtisan : d'une part, l'architecture moderne avec le pan de verre, le toit plat et la fenêtre en longueur présente aussi bien aux industriels qu'aux hommes d'Etat, l'image accomplie de leur programme politique et social. Les notions de classification, d'ordre formel et plastique, de rationalité industrielle, d'agencement des espaces selon des fonctions clairement définissables et hiérarchisables s'offrent comme un hymne à la modernité du «tout technique» à laquelle les élites modernes aspirent. Les responsables politiques, et les acteurs publics, indépendamment de leurs convictions, voient en Le Corbusier le héraut susceptible de transcrire sur le plan matériel leurs idéaux de réformes et de changement sociétal. Ces lettres montrent à travers les commentaires souvent naïfs et désabusés de Le Corbusier sur les acteurs de la scène politique internationale, comment s'effectuent les prises de contact indirect, les manœuvres de rapprochement avec les cercles et les élites proches du Politique. Sa méfiance naturelle de chaux-de-fonnier le fait résister longtemps aux sirènes des partis. Sous la pression de maints intermédiaires et amis de l'heure, il se départit de sa défiance pour s'imaginer accéder à de nouvelles commandes directes de l'Autorité éclairée.

La correspondance familiale nous offre le moyen de comprendre les paradoxes dans lesquels Le Corbusier se débat dans une époque de profond désarroi idéologique et de crise économique structurelle. À la peur initiale éprouvée par son père pour la classe ouvrière neuchâteloise, s'est adjoint chez Le Corbusier un profond dégoût pour la bourgeoisie et ses valeurs culturelles conservatrices. Au-delà de son rapprochement avec l'aile pacifiste socialiste et communiste, ces lettres témoignent du dialogue engagé par Le Corbusier avec le courant novateur du capitalisme français qui sublime l'expérience soviétique des premiers plans quinquennaux en réclamant la fin de l'étatisme des années de guerre dans le champ de l'économie civile. Le Corbusier sublime la question du politique en manifestant son intérêt pour toutes révolutions qui mettent à mal les convenances, les habitudes, les traditions, perçues comme autant d'obstacles à la mise en œuvre de ses théories architecturales et urbanistiques. Quelques soient les sollicitations politiques à son égard, il n'abdique jamais ses convictions de créateur. Il ne renonce jamais à son indépendance. Dans un courrier du 28 juin 1930, il résume ainsi à son amie Hélène de Mandrot son sens du politique et sa position existentielle :

« La politique ? Je suis incolore puisque les groupes qui se groupent autour de nos idées, sont Redressement Français (militaristes bourgeois)..., communistes, socialistes, radicaux (Loucheur), royalistes, fascistes. Quand on mélange toutes les couleurs, vous le savez cela fait du blanc. Donc il n'y a que prudence, neutralisation, épurement et recherche seule des vérités humaines... »

Bien plus que l'épisode de l'Italie de Mussolini, c'est celui de Vichy qui illustre le mieux notre propos⁸. La richesse de la correspondance familiale durant la Seconde Guerre mondiale permet de suivre de manière continue le processus désormais connu de la recherche du Prince mais aussi de son rejet : une offensive lancée par le cercle de ses amis en direction du nouveau pouvoir, le temps où Le Corbusier méfiant refrène ses pulsions d'action, la lune de miel pendant laquelle il imagine des convergences et passerelles entre ses idées et celles de l'Autorité qui l'incite à intervenir auprès des cabinets ministériels où il fait antichambre, l'illusion d'obtenir par ses manœuvres une position d'autorité dans les rouages de l'Etat français. La lassitude de ne rien obtenir de conséquent et la rupture avec les autorités engagent le départ définitif vers de nouveaux cieux plus cléments. À l'aube des années cinquante, fortement marqué par ses nombreux échecs auprès des princes du moment, Le Corbusier a acquis une défiance quasi instinctive envers la politique et les politiques. Par renonciation et non par renoncement, Le Corbusier se détache de la figure du courtisan pour pleinement parvenir, en tant qu'architecte courtisé, à conduire et achever son œuvre en toute liberté. Il revendique dès lors haut et fort : « *la parole est désormais aux usagers* »⁹.

8. Rémi Baudouï, « L'attitude de Le Corbusier pendant la guerre », in *Le Corbusier une anthologie*, Paris, CCI Beaubourg, 1987, p. 455-459.

9. Le Corbusier, *Le Modulor*, Paris, L'Architecture d'Aujourd'hui, 1950.

Le tournant de la correspondance au milieu des années 1950

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en pleine crise du blocus de Berlin, Le Corbusier est alors âgé de soixante ans. L'atelier du 35 rue de Sèvres tourne à nouveau à plein régime, riche de la trentaine de collaborateurs venus des quatre coins du globe, accaparés par les plans de reconstruction de La Rochelle La Pallice, du projet de l'Unité d'habitation de Marseille ou encore du siège de l'ONU à New York qui impose à Le Corbusier d'importants séjours outre-Atlantique. Se profilent déjà ainsi des projets d'importance comme pourront l'être ceux de Chandigarh, de Ronchamp ou de La Tourette. La période 1947-1965 est celle de la vitalité de l'œuvre et de la carrière de l'architecte. L'euphorie est de retour comme en attestent les lettres à la famille et les espoirs de nouvelles commandes de bâtiments et de publications de livres. Durant toute cette période le rythme des parutions connaît une véritable accélération. Aux ouvrages théoriques – *Le Modulor*, *Les Plans de Paris 1956-1922* – viennent s'ajouter des ouvrages plus personnels – *La Petite maison*, *Le Poème de l'angle droit*, *Poésie sur Alger*, *Voyage d'Orient* – où s'expriment son lyrisme et sa sensibilité plastique.

La correspondance de l'entre-deux-guerres retrouve ainsi ses droits. Avec ses voyages qui l'éloignent de la rue Nungesser et Coli, Le Corbusier entretient avec constance ces échanges, d'une part avec Yvonne à Paris et de l'autre avec sa mère et son frère à Corseaux. Les comptes-rendus exhaustifs de ses visites, rencontres, déjeuners et dîners d'affaires témoignent de la prodigieuse énergie que lui procure la satisfaction de retrouver son statut d'architecte international. En 1947, la petite maman est au cœur des attentions et demeure la destinataire principale de ces échanges. Il l'entretient régulièrement de la nature de ses déplacements ou des attentes liées à ses projets. Qu'il s'agisse de l'entretien de la petite maison ou de l'aide matérielle qu'il leur apporte en de nombreuses occasions, Le Corbusier veille constamment au bien être des siens avec bienveillance et générosité. Les papiers à en-tête les plus divers (hôtels, auberges ou musées) témoignent du plaisir ou de la nécessité d'écrire dès que l'occasion lui en est donnée. A l'instar de nombreux artistes, l'écriture épistolaire demeure l'un des moyens privilégiés pour affiner sa pensée, définir le cadre et le contour de son action et de ses projets. Il rend compte avec un étonnement non feint, de ses succès en matière de conférences et de publications. Le lecteur appréhende pleinement, parfois avec une immédiateté touchante, la genèse et la réalisation de projets majeurs comme ceux de la chapelle de Ronchamp ou du couvent de La Tourette. D'autres lettres permettent aussi de mesurer l'importance accordée au projet de Chandigarh qui bénéficie de la reprise de la relation chaleureuse et pacifiée entre Le Corbusier et son cousin Pierre Jeanneret. L'éloignement entre les deux hommes semble désormais appartenir au passé et même si Le Corbusier conserve sa rugosité coutumière dans leur relation de travail, la confiance et le respect se retrouvent désormais au cœur de leurs échanges et témoignent d'un attachement sincère et réciproque. Le Corbusier a pris pleinement conscience du rôle fondamental que joue Pierre dans l'édification de la ville nouvelle de Chandigarh. Il s'en remet progressivement à son jugement. Bien qu'il désapprouve l'isolement dans lequel se retrouve Pierre, il a bien compris que ce sacerdoce architectural est une condition essentielle à son succès indien et il lui en est profondément reconnaissant.

La première rupture dans la tonalité des lettres de cette période se situe précisément en 1952. La dégradation de la santé d'Yvonne, l'immense détresse d'une solitude que rien ne vient réellement combler, en modifient en profondeur le ton et la nature. Ce qui était de l'ordre du plaisir et du partage de la découverte relève désormais de la culpabilité. Le Corbusier, se plaint amèrement de devoir trop fréquemment s'absenter du foyer conjugal. Sans jamais se dérober ni même les remettre en cause, il dit regretter que tous ses voyages le séparent de l'amour de sa vie. Il se sent prisonnier et victime d'une gloire qui ne lui a guère laissé de répit et l'éloigne constamment de « ses bases »¹⁰ ; comme il l'affirmait avec conviction à son épouse : « *si je lâche, je suis un lâche* »¹¹.

Au fil du temps, le spectre de la maladie, celle d'Yvonne, mais également celle de la petite maman dont la conscience s'émeuse, s'inscrit en filigrane et délivre le portrait d'un homme fragilisé et souvent perdu face à ces maux indicibles. Aux certitudes du visionnaire et du créateur répondent la détresse et l'impuissance du fils et du mari. En 1957, la disparition de son épouse, comme ce fut le cas avec son père, constitue une césure majeure dans la correspondance familiale qui se réduit alors quasi exclusivement à son frère et à sa mère. Les affaires familiales prennent le pas sur les considérations architecturales même si les deux frères ne cessent de s'encourager mutuellement et plaisantent sur la reconnaissance internationale atteinte par le grand architecte.

10. 21 juin 1947. CÉJ, Bogota, à sa mère et à Albert.

11. 17 novembre 1947. CÉJ, New York, à Yvonne.

Face à un ainé désinvolte et étranger à toute gloire, Le Corbusier assume le rôle de chef de famille, tant il est soucieux d'apporter à son frère Albert une aide morale et matérielle. Désormais responsable du clan Jeanneret, il ne peut se résoudre à accepter le manque d'ambition de son frère et son dilettantisme. Pour tenter d'y remédier il le pousse et l'accompagne dans la diffusion de ses créations musicales.

Conclusion

En 1960, le décès de la mère dans sa centième année ouvre la dernière phase de la correspondance. Bien qu'elles aient été fortes émotionnellement, ces dernières années n'en définissent pas moins les conditions d'un dialogue contraint avec la mort. Paradoxalement, dans une forme de déni majeur, porté par la longévité maternelle mais aussi par l'idée d'une œuvre constamment en devenir, Le Corbusier réfute a priori sa propre fin : « *Il me semble que dans notre famille on devient jeune* »¹². Bien qu'il n'apparaisse plus comme le maître incontesté de la modernité architecturale, il jouit désormais des honneurs de la République, des décorations et des titres honoris causa. Pour autant il a pleinement conscience de disposer d'un héritage majeur qu'il se doit, lui qui n'a pas de descendance, de pérenniser et de faire fructifier pour la création d'une fondation. La correspondance nous permet de saisir au jour le jour le processus d'élaboration et les rouages de cette structure à mettre en place qui habite ses pensées depuis 1949. Il imaginera même la mise en place d'une fondation Albert Jeanneret pour pérenniser l'œuvre musicale de son ainé. L'idée d'une fondation Le Corbusier s'inscrit logiquement dans la construction de sa vie comme œuvre. Il a méticuleusement accumulé archives personnelles et professionnelles et cultivé l'autobiographie dans nombre de ses publications – *L'Œuvre complète*, *L'Atelier de la recherche patiente*, *Le Poème de l'angle droit*, etc. – Si le projet de garantir son « *immortalité* » se situe bien dans la lignée de nombreuses figures du siècle, hommes politiques ou artistes, Le Corbusier s'y emploiera avec une énergie, une rigueur et une détermination rarement égalées. Au décès d'Yvonne, la prise de conscience de sa propre finitude l'habite de manière prégnante. Thanatos a définitivement chassé Eros, l'âme et la gardienne du foyer s'en sont allées. Il a définitivement perdu le repère de son existence. A Paris, il se sent désormais dépossédé d'un pan de son identité.

Son avancé dans l'âge libère sa parole et facilite la manifestation, encore plus intensément, de la nature profonde et secrète de Le Corbusier, symbolisée par la conception et l'élaboration de son refuge de Roquebrune-Cap-Martin. Dès le mois d'août 1949, en marge des préparatifs du CIAM¹³ de Bergame, Le Corbusier a adopté le site de Roquebrune-Cap Martin où adossé à la Principauté de Monaco, il se fait édifier son Cabanon. Au-delà de la disparition de sa femme, cette enclave suspendue entre le chemin de fer et la Méditerranée demeure l'ancrage de son moi profond et de la mise en de ce rêve virgilien soigneusement exécuté par l'ébéniste Charles Barberis.

12. 7 septembre 1949. CÉJ à sa mère.

13. Congrès International d'Architecture Moderne.

Une lecture exhaustive de la correspondance familiale permet de rendre compte de la complexité de l'homme mais aussi de la genèse de son œuvre. Comme l'exprimait Martin Robitaille dans son essai sur l'immense correspondance de Marcel Proust, on peut affirmer que pour Le Corbusier aussi « *sa correspondance n'est pas une autobiographie, elle est une fiction haletante, pour que se construise une identité de sujet* ».

Auteurs

Arnaud Dercelles est historien. Il est Directeur du Centre de Ressources de la Fondation Le Corbusier et travaille en parallèle sur la construction du discours de la modernité et les autofictions. Il a coédité avec Remi Baudouï l'intégralité de la correspondance familiale de Le Corbusier.

Rémi Baudouï est historien et politiste. Il est professeur ordinaire à l'université de Genève. Il travaille depuis plus de trente ans sur Le Corbusier et son œuvre, sur la question du politique et sur les politiques urbaines. Auteur de nombreux ouvrages, il a coédité avec Arnaud Dercelles l'intégralité de la correspondance familiale de Le Corbusier.